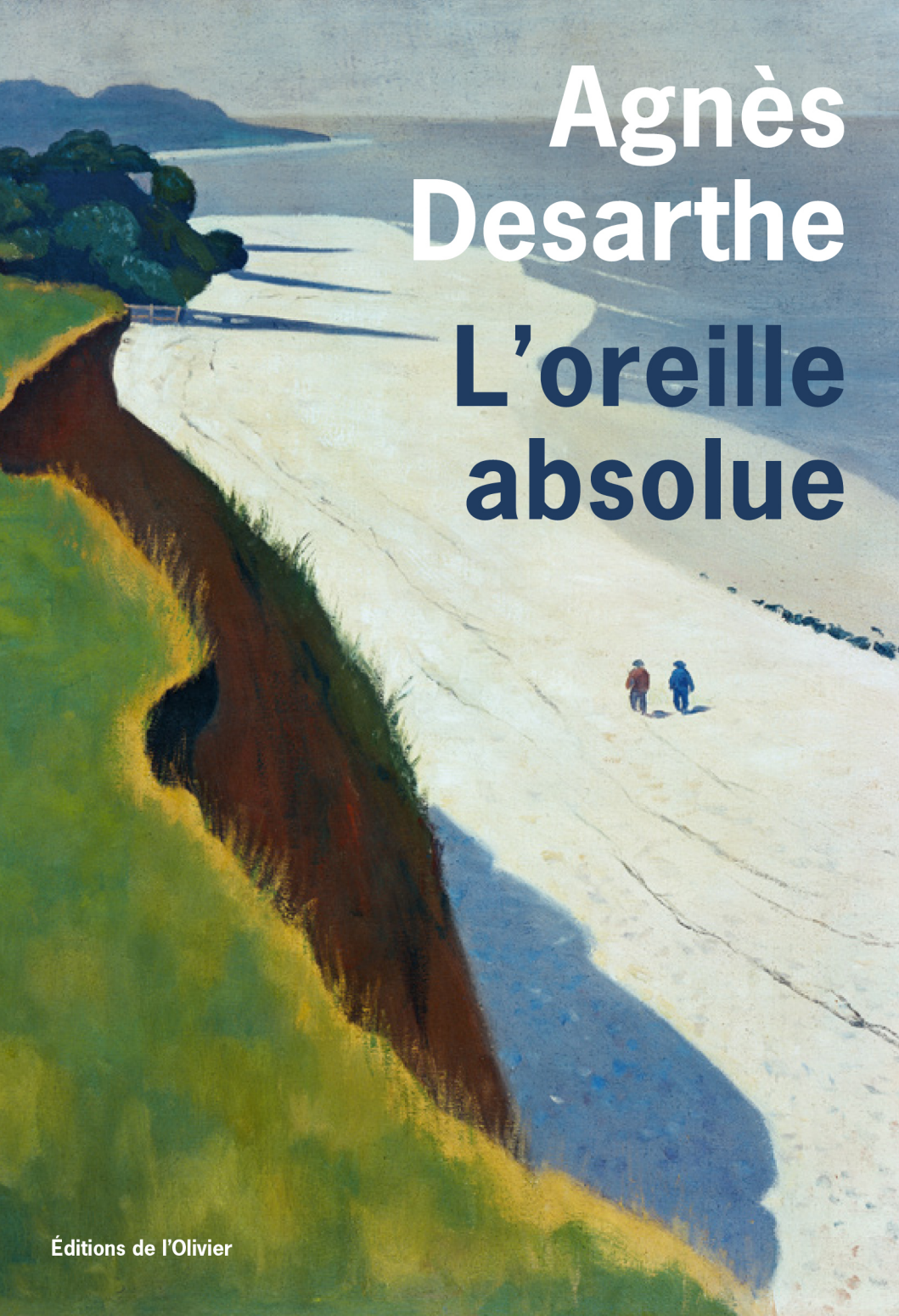

Agnès
Desarthe
L'oreille
absolue
Éditions de l'Olivier

L’oreille absolue

Agnès Desarthe

L'oreille absolue

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN : 978.2.8236.2169.3

© Éditions de l'Olivier, 2025.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Autour du bourg il y a la nuit. Au centre, la mairie. Un bâtiment modeste aux justes proportions, dont les fenêtres découpent des carrés orange dans la nuit indigo. Quelques décorations de Noël, loupiotes entrelacées dans les branches des micocouliers, oursons translucides éclairés de l'intérieur et lutins au bonnet rouge clignotant, ponctuent l'obscurité. Un chien aboie, puis deux. Un troisième répond. Et le silence se referme sur eux. La température baisse d'un degré. On passe sous zéro. L'herbe des talus s'enrobe de givre, les brins se raidissent en émettant de minuscules craquements. Les insectes enterrés perçoivent le carillon des tiges que le gel fige au-dessus d'eux.

Dans la salle des mariages qui est aussi celle du bureau de vote, le conseil municipal est réuni. Ils sont quinze autour de la table. Trois membres sont excusés, mais le fossoyeur Dodelin et le terrassier Taffanel ainsi que le gendarme Guillaume ont pris la place des absents. Monsieur le maire, que tout le monde appelle Monsieurlemaire, même ses petits-enfants, sent quelque chose entre ses côtes, comme une étreinte. Le cœur ou l'estomac, il ne saurait dire. Ses yeux le piquent, à cause du froid,

peut-être. Pourquoi se sent-il oppressé ? Il l'ignore. Un souvenir ? Un sentiment de déjà-vu ?

– Bon, dit-il avec un soupir.

Tous le regardent. Ils espèrent une bonne nouvelle, une subvention inattendue, une ligne budgétaire exceptionnelle accordée aux communes de moins de 3 000 habitants, une surprise. Une année, il leur avait offert un vin chaud et des tranches de brioche italienne en forme d'étoile pour rien, ou plutôt pour compenser l'absence de chantiers palpitants. C'est un homme droit, optimiste. Ses mots favoris sont « équité » et « projet ». Il n'apprécie pas que le monde lui résiste. Ce monde nouveau que l'on dirait né d'un cauchemar. Parfois il lui semble s'être endormi au début de la pandémie, comme la belle du conte au doigt piqué par la quenouille. Mais à l'inverse de la princesse qui ouvre les yeux sur une fin des temps illuminée par le bonheur, il a l'impression d'avoir découvert au réveil un paysage qui, bien qu'inchangé, n'est plus le même, des visages qui, bien que familiers, sont altérés. Il ne saurait dire par quoi. C'est comme une ombre légère, un voile. Tout est là, mais flou.

– Chaque époque a son lot de difficultés, déclare Jeanine, sa femme, la seule qui ne l'appelle pas Monsieurlemaire. Tu sais bien, Titi. Pense aux enfants. Les enfants sont contents. Nous, on est tristes parce qu'on est vieux.

Le maire ne se sent pas vieux. Il n'établit aucun lien entre les chiffres qui écrivent son âge et les pensées qui occupent son esprit. L'électricité qui parcourt son corps n'a pas changé de voltage. Il est vif. Dans sa tête il est toujours un très jeune homme.

– Bon, répète-t-il d'un ton plus dynamique.

Ludovic, arrivé en retard, tente de lire les notes que Bianca a prises en début de séance.

Bianca, comme par un réflexe conservé depuis l'école, pose son avant-bras sur la feuille où rien n'est encore écrit.

Martin, tout juste sorti d'une grippe, tousse par saccades, moitié par habitude, moitié pour se rendre crédible en tant que convalescent.

Bertrand, dont la femme est allée consulter le médecin la veille parce qu'elle souffre de douleurs chroniques au ventre, a gardé son manteau. Il a taché sa chemise et n'aime pas avoir l'air négligé.

– On ne sait plus où les mettre, dit le maire.

Il accompagne sa phrase d'ouverture d'un grand mouvement de bras. Il les écarte dans un geste d'impuissance si brusque que les conseillers les plus proches de lui sursautent.

– Quoi ? demande Ludovic.

– Toujours en retard et jamais tu écoutes, lui reproche Bianca.

– Oh, ça va.

– Arrêtez de vous chicaner tous les deux, reprend le maire, les main posées calmement sur la table. C'est nos morts.

– Nos morts, quoi ?

– Nos morts, on ne sait plus où les mettre. Le cimetière est plein. J'ai convoqué Dodelin et Taffanel. Ils peuvent témoigner. Dodelin ? Taffanel ?

Le fossoyeur et le terrassier répondent à tour de rôle, comme s'ils se passaient une balle.

– Le cimetière est plein.

– On ne peut plus mettre personne dedans.

– Il faudrait que les gens arrêtent de mourir.

– Ou alors, il faudrait faire de la place.

– On est bien obligé. Le cimetière n'est pas extensible.

– Qui n'a pas renouvelé sa concession ? demande le maire. Mariette, vous avez le listing ?

– J'ai le listing.

– Alors ?

– Il n'y en a que deux.

– Deux qui ne l'ont pas renouvelée ?

– Non. Il n'y en a que deux qui l'ont renouvelée. Tous les autres sont logés gratis.

– Comment on va faire ? s'interroge Bertrand, les yeux perdus dans ceux du président de la République française dont le portrait trône au-dessus de la cheminée factice.

– Tirage au sort, propose le maire. Je ne vois que ça. Sinon on va avoir des remarques. Certaines familles ne s'aiment déjà pas beaucoup.

– Pour l'instant on a quand même réussi à éviter les meurtres, dit Ludovic, sourire en coin.

– Affirmatif.

– Merci d'être là, Guillaume. Pour les nouveaux, Guillaume est de la gendarmerie.

– C'est bon, monsieur le maire. On avait reconnu l'uniforme.

Tout le monde rit.

– Il faut commencer par les vieilles tombes. Voir s'il y a encore de la famille au village. S'il n'y a plus personne, on dégage. Vous avez les registres, Mariette ?

– J'ai les registres.

– Alors on s'y met. Il n'y a pas d'autre solution de toute façon. À notre prochain mort, on est marron. Ils ont intérêt à tenir.

– Le toubib a dit à ma femme que la grippe était mauvaise cette année.

– Moi, je l'ai eue. 40 de fièvre pendant une semaine.

– Pis t'es pas mort ?

– Non.

– Ben tu vois.

– Place aux questions diverses. Mariette, vous notez ?

– Je note.

Dans la rue qui longe la mairie, un tracteur passe, précédé d'un bras élévateur qui tient une balle de paille en l'air, de loin on dirait un monstre pourvu d'une énorme tête. C'est ce que pense Matis en sortant de la boulangerie avec son pain sur tôle bien cuit, comme le lui a demandé sa mère. Mais la seconde d'après, il se dit que ça ressemble à un dinosaure. Oui, plutôt un dinosaure à roulettes. Ça, c'est marrant, un dinosaure à roulettes, il aime bien. Sauf qu'en vrai, c'est juste un tracteur qui transporte une balle de paille. Rien de nouveau, rien d'extraordinaire. La vie nulle de d'habitude avec rien dedans, à part les crimes à la radio, mais on les voit jamais. Si seulement je pouvais être témoin d'un crime, pense Matis, ça me ferait un changement.

Les conseillers somnolent, tendent l'oreille quand on parle de la reconversion de certains terrains agricoles en lots constructibles ou d'un accès limité à la plage en raison d'un éboulement, puis

se déconcentrent au moment des statistiques. On en vient à la création d'un CDI pour Jocelyne, et là, tous ont leur mot à dire :

– C'est évident.
– Elle s'occupe si bien des petits.
– Normal, elle compense.
– Qu'est-ce qu'elle a souffert.
– Elle est drôlement organisée.
– Mine de rien, elle a une sacrée autorité.
– Ça ne l'empêche pas d'être gentille.
– Moi, mes mômes, ils l'adorent.
– Moi, pareil. Et Jocelyne elle a fait ci et Jocelyne elle a dit ça.
– Ils savent qu'elle a du cœur, ils le sentent.
– Du cœur à revendre.
– Quel gâchis.
– Quelle misère.
– Une injustice, plutôt.
– Du coup, on la passe au smic ?

Douze mains se lèvent.

– Adopté à l'unanimité, note Mariette.

Dodelin sort un mouchoir à carreaux grand comme un torchon et se mouche bruyamment.

Les freins d'un vélo grincent. Tous grimacent. C'est comme un signal de départ. On range les stylos, on glisse les feuilles dans les maroquins, on se fait la bise. C'est long, tout le monde qui embrasse tout le monde, et puis le temps de dire Joyeux Noël et Bonne année, Toi, tu l'as déjà commandée ta bûche ? Cette année, j'ai décidé de la faire moi-même. Le prix des huîtres, non mais le prix des huîtres ! Moi j'aime pas ça, de toute manière, je vais servir des crevettes avec une mayo maison et c'est marre.

– Concert vendredi soir ! tonne le maire pour couvrir les bavardages. Aucune excuse acceptée. Le mot d'ordre de cette année, je vous le rappelle, c'est co-hé-sion. On resserre les rangs. On se tient les coudes. On laisse personne sur le bord du chemin.

Dodelin sort de nouveau son immense mouchoir. Personne ne sait s'il pleure ou s'il a un rhume. Bertrand se souvient qu'il avait une sœur. Une femme très grande, large d'épaules, deux fois la taille de Dodelin. Elle est morte à l'hôpital à l'époque où tout était bouclé. On n'avait pas le droit d'aller voir les malades. On ne veillait pas ses morts. Dodelin range son mouchoir. Il sourit à Bertrand, comme s'il avait lu dans ses pensées, et Bertrand ne sait plus, finalement, si la grande femme était la sœur du fossoyeur ou celle de quelqu'un d'autre, du maçon peut-être.